

Introduction : représentation et pouvoir à l'époque révolutionnaire (1789-1830)

Jean-Clément MARTIN

Selon nos représentations franco-françaises, Rivarol est tout à la fois un pamphlétaire contre-révolutionnaire particulièrement habile et l'auteur du discours intitulé *De l'universalité de la langue française* qui lui valut de recevoir le prix de l'académie de Berlin en 1784. Au cœur de sa démonstration, aisément partagée par les Français, peuple fier d'être cartésien, la formule « ce qui n'est pas clair n'est pas français ». En est-on si sûr quand on étudie la notion de « représentations », car la complexité du mot est redoutable et qu'il est employé parfois dans l'oubli de ses composantes ? Ne sommes-nous pas facilement victimes de nos propres représentations ? Ces quelques lignes visent à insérer dans un ensemble de travaux les communications qui se sont tenues en 2004 à l'Institut historique allemand.

Christina Schröer commence son intervention en faisant remarquer que l'allemand recourt à *Darstellung/Abbildung, Vorstellung, Aufführung, Vertretung* pour traduire les significations de notre mot « représentation » selon qu'il s'agit de représenter par une image, de s'occuper des représentations mentales, de représenter une pièce de théâtre ou des individus dans une institution, ce que l'anglais traduirait en deux mots « representation ¹ » et « performance ». Certes, depuis Durkheim jusqu'à Serge Moscovici et Denise Jodelet, le concept de « représentation sociale » désigne le processus d'élaboration perceptive et mentale de la réalité, qui permet d'appréhender les dimensions symboliques accordées aux personnes et aux groupes. Devenue un outil supplémentaire dans l'atelier de l'historien, l'étude des « représentations » a étendu le champ d'application du mot, tout en perdant la spécificité de la démarche initiale. Mêlant le symbole à la marche institutionnelle, la mise en scène aux discours sur l'ordre des choses, le mot français devient l'instrument essentiel pour comprendre le monde et agir sur

1. Voir la revue américaine *Representations*.

lui, comme le démontre brillamment Roger Chartier². « Réel » et imaginaire, sens et significations, se conjuguent dans un mot qui implique qu'en l'utilisant on insiste sur les conditions et les processus qui donnent aux groupes et aux individus les possibilités, culturelles, sociales, économiques, politiques... d'intervenir dans le monde, et aux historiens d'apprécier les sentiments ressentis en retour par ces hommes et ces femmes. L'histoire des représentations, ainsi comprise, est globale, liant l'effectivité du discours aux « imaginaires sociaux » étudiés par Bronislaw Baczko, comme aux « habitus » de Pierre Bourdieu.

La réalité historique n'est pas alors l'ajout à jamais aporéitique d'idées politiques, d'héritages géographiques, de statuts professionnels ou sociaux, de convictions religieuses ou morales... l'emploi des « représentations » permet d'englober d'un coup les façons par lesquelles se reconnaissent, s'expérimentent et se différencient les communautés humaines bâtissant leur monde par des discours qui sont des actes. Ainsi influences, intentions, pratiques, réalisations se nouent-elles dans un système qui englobe le sens et la forme, le jeu et ses effets, l'engagement et l'institution. Ce qu'on a perdu en « clarté » est compensé par la « complexité » du réel qui ne se diffracte plus en structures, concepts, corporités diverses, mais qui s'affirme dans son fonctionnement, sans cesse renouvelé. Reste à appliquer cet outil aux différents territoires de l'historien pour en tester l'efficacité.

C'est l'enjeu de ce colloque que de proposer des applications pratiques de cette position scientifique adoptée souvent par beaucoup d'historiens, sans être toujours suffisamment interrogée sur ses modalités, notamment sur un point central : le rapport à la force, à propos d'une époque essentielle, les années 1770-1830 en France. La question se pose en effet de savoir alors si les représentations, envisagées dans leurs significations multiples, modifient l'exercice du pouvoir ? A-t-on besoin de recourir à la violence quand le souverain est représenté, par une image ou par un individu ? Est-ce que la représentation est une manipulation qui cherche à pacifier les rapports sociaux ? L'intérêt de ce colloque est de convier à la réflexion à propos de la période révolutionnaire et impériale, qui s'est voulue fondatrice de nouveaux rapports sociaux et politiques.

La première section de ce colloque expose ainsi les luttes pour les symboles qui traversent toute la période révolutionnaire. Le cas le plus flagrant, et le plus significatif, est représenté par les conflits autour des vêtements et des coiffures. Chacun le sait bien, le cheveu plat du sans-culotte s'oppose aux pattes de chiens des muscadins, les voiles des merveilleuses aux bonnets des citoyennes révolutionnaires. Des coups, parfois mortels, en ont résulté. Cette mobilisation s'est effectuée au travers de procédés peu éloignés de ceux qui avaient cours avant 1789, qui ont été ainsi adaptés, modifiés et parfois

2. *Au bord de la falaise*, A. Michel, 1998 et notamment l'article « Le monde comme représentation ».

réinterprétés. Comme on le voit à propos de la Constitution de 1791, cette mobilisation s'est révélée indispensable pour mêler la dimension nouvelle introduite par la Révolution aux institutions et aux personnes royales. Les systèmes de représentations déjà expérimentés ont facilité l'acclimatation de la politique révolutionnaire, traduisant les novations politiques dans des signes connus et porteurs d'un sens différent accessible à tous. La prise en compte des représentations permet de ne pas s'arrêter aux prescriptions venues d'acteurs principaux, mais d'intégrer dans la réflexion ce qui se produit au fil de la vie ordinaire. Ceci remet fortement en cause le primat accordé « au » politique, considéré comme l'expression et la lutte d'idées et d'idéaux, pour rétablir l'importance de la politique liée à la transmission culturelle symbolique, qui insiste sur le mélange entre symboles, habitus sociaux, orientations idéelles, ce que les travaux de Lynn Hunt ont fait connaître³. La Révolution n'est plus le champ d'affrontement de principes et d'individus désincarnés, mais le moment où des individus et des groupes agissent, dans un cadre inédit, selon des logiques complexes, parfois peu conscientes, reprenant à leur compte des héritages multiples.

Il ne s'agit pas d'innovations radicales. Pascal et La Bruyère avaient déjà relevé la barrière élevée entre le roi et ses sujets par les représentations de sa puissance, comme ils avaient noté l'irrespect des spectateurs, abolissant parfois la distance créée. Ainsi la Révolution n'innove donc pas en reléguant les citoyens dans un rôle passif derrière le « quatrième mur » du théâtre clos sur lui-même, et la fête révolutionnaire ne se résume pas à une manipulation des représentations, même quand elle vise cet objectif. La part active prise par les acteurs, les auteurs et les spectateurs de ce théâtre révolutionnaire, les passions contenues précisément dans le jeu des représentations récuse cette interprétation. Sous cet aspect, il n'est pas possible d'opposer les principes de la Révolution, qui serait inspirée d'un idéal de transparence politique, à la réalité sociale empêtrée dans les représentations mentales : la Révolution ne s'est pas engagée dans une voie spécifique qui serait d'essence totalitaire. Elle fait jouer entre eux des débats intellectuels anciens déjà avec des attentes collectives, ses orientations résultent plus des circonstances et des événements que de cadres de pensée définitifs. La prise en compte précisément des représentations oblige à prendre en considération ces habitudes collectives qui sont « déjà là », en préalable et en durée.

Les voies du politique passent par tous ces canaux, indissociables les uns des autres. D'autant que l'avère radical de la représentation est le secret, le complot, la conspiration, que le colloque ne désigne pas clairement, mais ce n'était pas son sujet⁴. La politique se fait donc aussi par les représentations :

3. L. HUNT, *Politics, Culture and Class in the French Revolution*, Los Angeles, University of California Press, Methuen, 1984 (rééd. 2004).

4. Voir par exemple B. GAINOT et P. SERNA (dir.), *Secret et république, 1795-1840*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004.

la vie politique trouvant là véritablement l'épaisseur qui lui permet d'être incarnée. Il s'agit là, à nos yeux, d'une dimension spécifique à la démarche historique que de ne pas s'arrêter à l'histoire des idées. La politique ayant comme vocation d'être le lieu des transactions et des compromis, la prise en compte des seuls discours d'assemblée ou des programmes prescriptifs, sans parler des ouvrages théoriques, représente un risque pour comprendre comment et pourquoi des individus et des groupes se rallient à un courant, défendent des principes et suivent des meneurs. Sans les mécanismes qui régulent l'appartenance à un ensemble, qui expliquent les enthousiasmes pour un chef charismatique, l'étude de la politique demeure un jeu abstrait, inadéquat à son objet. L'étude des représentations ne dévalorise pas celle des idées, elle lui est complémentaire pour faire de l'histoire⁵.

Les périodes suivantes, de l'Empire et de la Restauration, confirment à la fois le recours aux représentations traditionnelles révolutionnaires et préévolutionnaires et l'affirmation de la volonté politique de modeler l'opinion. Ce mélange qui débouche sur le recours cynique à la propagande et aux jeux d'influences devient véritablement la novation de la période. Il s'agit là d'une des dimensions du gouvernement impérial. Annie Jourdan a montré comment l'empereur a su utiliser les symboles traditionnels du pouvoir et inventer sa propre mythologie symbolique⁶. La propagande est devenue systématique, dépassant de loin les manifestations organisées par le Roi-Soleil pour sa propre gloire⁷. L'exemple des pays occupés montre une mise en œuvre cynique réemployant des procédés éprouvés pour séduire et contrôler des populations. Ce qui ne veut pas dire pourtant que les rapports de la population aux représentations aient radicalement changé. Il est frappant de voir des soldats valeureux attachés à recevoir des croix et des titres de la part d'un empereur qui s'est sacré lui-même. La légitimité de Napoléon tient à l'acte qui l'a fondée. Les Français ont été impressionnés par la manifestation du pouvoir et la relation au sacré contenue dans toute force. Ils se représentent à eux-mêmes différemment lorsqu'ils bénéficient d'une distinction impériale. Cette réalité profonde est bien mise en valeur par cet examen des représentations mentales au sens de la psychologie sociale. Cependant les limites des changements politiques introduits dans cette période apparaissent puisque la lutte pour le contrôle de l'opinion, *via* les caricatures politiques, est évidente et a changé de sens. Ces caricatures sortent peu à peu des langages conventionnels et posent les bases de la modernité politique, leurs discours sont laïcisés et toutes les possibilités sont ouvertes. La représentation du pouvoir n'est plus le moyen de faire corps avec le souverain dans une vision organiciste, mais elle est d'abord

5. À noter que SCHOPENHAUER avait intitulé son ouvrage *Le Monde comme volonté et représentation*, la volonté entendue comme action liée à des déterminations.

6. A. JOURDAN, *Napoléon, héros, imperator, mécène*, Aubier, 1998.

7. P. BURKE, *Louis XIV, les stratégies de la gloire*, Seuil, 2004 (2007).

devenue un outil du pouvoir. L'empereur n'est pas le roi légitime par le mystère monarchique, comme le roi de la Restauration ne sera jamais plus celui d'avant 1789.

Alors que la monarchie vit au rythme d'une théâtralité institutionnalisée, que, encore en 1789-1790, la personne royale représente en elle-même le corps de la nation et se pose comme l'intermédiaire entre Dieu et le monde, la révolution rompt brutalement le lien, obligeant à inventer un autre rapport à la globalité nationale et à ses « représentants » qui ne sont plus innés, mais désignés selon des procédures se voulant rationnelles. De la même façon, la justice n'est plus le spectacle de la violence mais doit être l'application d'une loi désincarnée. Reste que les « représentations » montrent que ce programme n'est pas réalisé. Les ruptures entre monarchie et révolution étaient-elles si tranchées que l'historiographie veut les voir? Parler de représentations impose de ne pas adopter soi-même *a priori* des catégories dominantes et de mettre en question nos propres représentations.

Remarquons par exemple, que l'emploi massif de représentations n'a pas aboli l'usage de la force, dans la dualité du mot. L'introduction des représentations institutionnelles, comme des représentations symboliques, avait pourtant eu un arrière-plan pédagogique affirmé : contre l'arbitraire et la violence de l'« ancien régime » le nouveau faisait entrer dans une zone marquée par la médiation, donc par le dialogue. Or la violence, cet autre versant de la force, peut toujours s'exprimer dans les représentations du pouvoir politique ; chacun sait que la répression la plus brutale est derrière l'image, comme par le passé où le supplice pouvait être infligé en punition de l'irrespect marqué à l'image royale. On monte à l'échafaud pour une cocarde noire ou un sacré-cœur accrochés aux vêtements. Surtout les millions de morts laissés sur les champs de bataille obligent à ne pas adhérer au schéma de Norbert Elias insistant sur la civilisation des mœurs. Que ce processus existe est pourtant une chose indéniable. Qu'il ait changé les conditions de vie des petits, et notamment des femmes, en est une autre : la médiation venue de l'usage des représentations (comme image, délégation de pouvoir, métaphore du politique...) concerne sûrement davantage les hommes impliqués dans le jeu politique, plutôt que les autres, demeurés dans les marges, subissant le poids des symboles traditionnels, incapables de profiter des mécanismes représentatifs, vivant les rapports sociaux dans l'affrontement, l'acquiescement tacite ou l'évitement.

Plutôt faut-il s'interroger sans tabou sur les mutations des emplois des représentations. Comme nous l'avons déjà mentionné, le cynisme est le pendant de la laïcisation du politique. Peut-on proposer cette anecdote : Talleyrand demandant à La Fayette de ne pas le faire rire le jour de la fête de la Fédération en 1790. Apocryphe ou non, la demande renvoie à cette perte de sens qui a comme corollaire la gestion des masses par les signes.

On le voit notamment dans ce colloque au travers des cérémonies funéraires. Moments évidemment symboliquement très chargés, ils reçoivent en outre une charge pédagogique destinée à forger la nation autour d'un nouvel individu, le militaire, martyr méritant de la nation. Une hiérarchie s'installe ainsi, remplaçant celle des princes et des saints, mettant de côté les « grands hommes⁸ » mais récusant aussi une « démocratisation » du corps blessé tel qu'il avait été possible de la voir s'installer dans les années 1791-1792⁹. La représentation du héros républicain consacre la rupture autour de personnalités qui gardent certes leurs côtés privés et familiaux (le père de Hoche est ainsi invité par l'État) mais qui sont soigneusement distinguées, en même temps que le soldat se distingue du « pékin ». Il ne s'agit pas seulement d'une manœuvre mais bien d'une opération qui valorise un groupe social sur lequel l'avenir du pays va reposer. L'armée, refuge d'une république réduite à l'expansion, devient en elle-même la métonymie d'un régime misogyne, paternaliste et hiérarchique.

Cette pratique ne va pas sans pertes nouvelles puisque la concurrence des représentations est dorénavant inévitable. L'héritage des luttes de factions autour des représentations ne peut plus se faire oublier et a changé le fonctionnement social. La volonté de recréer des légitimités passe par la manipulation de la représentation et la possibilité d'être critiqué publiquement. La scène théâtrale ou le domaine artistique sont ainsi traversés par de nouvelles fonctionnalités, puisque les luttes pour le pouvoir passent par eux, à nouveau sous la Restauration comme dans les premières années de la Révolution. Dans ce jeu compliqué entre ce qui est représenté et ce qui est l'objet même de la représentation, la circulation des émotions mérite d'être étudiée de près¹⁰. Est-on certain de voir apparaître au sortir de la Révolution un contrôle des affects « bourgeois » récusant les excès romantiques, quand on sait que les aristocrates se distinguent précisément dans les années 1780 par leur maîtrise du corps devant la mort, qu'ils affrontent dans les combats ou dans les duels¹¹? N'est-on pas victime en cherchant trop vite des évolutions linéaires des représentations nées précisément pendant la période pour justifier, au fur et à mesure des ruptures, les inflexions volontaires ou imprévues imposées par les événements ou les hommes?

Les histoires écrites comme les tableaux historiques – David est connu pour certaines œuvres à jamais inachevées – obligent à la prudence et à conclure que l'espace public des représentations, si tant est que l'expression trouve pleinement son sens, est définitivement ouvert à la suite de tous ces

8. J.-C. BONNET, *La naissance du Panthéon*, Fayard, 1998 ; L. MASCILLI MIGLIORINI, *Le mythe du héros*, Nouveau Monde éditions, 2002.

9. A. DE BAECQUE, *Le corps de l'histoire*, Calmann-Lévy, 1993.

10. W. REDDY, *The Navigation of Feeling, a Framework for the History of Emotions*, Cambridge UP, 2001.

11. D. BELL, *The First Total War*, Boston, Houghton Mifflin Co, 2007.

traumatismes¹². L'exemple de David révèle les profondeurs dans lesquelles les études sur les représentations entraînent, illustrant les complexités, et les difficultés, de ce genre d'approche. La succession de ses œuvres repose autant sur les mutations de sa personnalité propre que sur les mutations politiques et sociales de son temps. Du combat des Horace aux Sabines, en passant par les portraits de proches, l'itinéraire de David peut être lu en lui-même comme une métonymie de la période.

Les difficultés éprouvées par le roi à organiser à sa convenance les funérailles du duc de Berry en évitant les récupérations idéologiques, comme le rêve étonnant du duc d'Orléans témoignant des contradictions qui ont traversé sa vie, illustrent pour finir ces conflits de représentations qui se produisent à l'intérieur même des individus. Plutôt que de voir dans ces années un passage de représentations codifiées autour de principes monarchiques et courtisans à des représentations liées au contrôle bourgeois des passions et à un pouvoir cynique, il semble plutôt souhaitable d'ouvrir le champ de la réflexion à ces luttes manifestement dépourvues de clarté. La fameuse transparence que l'on veut trouver dans la Révolution en l'estimant héritière d'un Rousseau politique, qui aurait d'ailleurs éliminé l'homme Jean-Jacques et aurait inspiré la recherche de l'identité vertueuse, n'est pas au rendez-vous.

S'il est possible de proposer enfin une vue cavalière pour la période, peut-on estimer que d'emblée la Révolution a existé dans des adhésions et des rejets de principes et de propos traduits en signes et incarnés par des individus marquants ; les représentations ont été essentielles. L'entrée dans la contre-révolution de paroisses est parfois liée aux désirs de se différencier de voisines, devenues rivales, et ayant embrassé le parti de la Révolution. Le recours aux images issues de l'Antiquité réelle ou rêvée dans les années 1793-1794 rappelle que la politique s'écrit et se vit dans des représentations héritées et provoquées. Qu'il y ait ensuite, surtout après 1792, volonté de créer des registres imagiers, philosophiques, spirituels pour mobiliser les Français n'est pas niable. Mais cette imposition de représentations choisies refuse la spontanéité dans laquelle les Français se sont engouffrés en 1789. La liberté réelle de 1789 à 1792 a entraîné des affrontements, parfois sanglants, que le « gouvernement révolutionnaire » notamment a entendu éviter quand il a pris le pouvoir en décembre 1793 et mis tout en place pour contrôler l'opinion. On sait son échec, le redoublement des conflits en 1795-1797, les tentatives de contrôle échouées en 1797-1799, les mesures enfin décidées par le consul et ensuite par l'Empereur. Ce qui se produit donc en 1816 n'est pas l'établissement d'un nouvel usage des représentations, mais plutôt des essais, par les gouvernements pour encadrer les opinions, les guider, voire réprimer les opposants radicaux. Mais l'unité

12. E. LAJER-BURCHART, *Necklines, the Art of Jacques-Louis David after the Terror*, New Haven/Londres, Yale UP, 1999.

organiciste ayant volé en éclats, la libre expression ayant marqué les esprits et les gouvernements autoritaires ayant laissé de mauvais souvenirs, le pays ne se plia que mal et imparfaitement à ces injonctions. La spécificité de la période consisterait alors dans cette confrontation de pratiques traditionnelles des représentations¹³ dans un moment de concurrence, qui n'a rien à voir avec le rousseauisme vulgarisé comme un dogme et qui illustre la liberté d'agir des contemporains.

13. Les travaux de L. MARIN portant sur le xvii^e siècle le démontrent. Il rappelle également l'enracinement de toute représentation dans le mystère religieux de l'Eucharistie, ce qui oblige aussi à poser la question de l'évolution des rapports au sacré.